

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Aux chaleurs intempestives qui étaient venues nous surprendre à l'improviste pendant la deuxième quinzaine d'avril a succédé un refroidissement presque glacial de la température. Il faisait une telle chaleur que les femmes ne pouvaient supporter que des robes printanières et des pointes de dentelle en fait de confections; il a donc fallu recourir aux costumes et confections d'hiver, de sorte que les toilettes féminines ont subitement manqué d'harmonie.

Les plus braves parmi les élégantes ont voulu lutter contre le temps et porter quand même leurs fraîches toilettes en l'honneur du mois de mai. Mais que de maux de gorge et de rhumes ont été la triste conséquence de cette bravoure inutile! Le mois de mai, poétique et charmant, était considéré jadis comme le plus beau mois de l'année, mais il a bien changé, et depuis nombre d'années il faut bien constater qu'il est plus souvent rigoureux que clément.

C'est aux expositions de peinture que se groupe la société la plus élégante et que se montrent les plus jolies toilettes de la saison. Quelques-unes sont irréprochables à tous les points de vue, ni trop légères, ni trop chaudes: le costume de demi-saison dans toute l'acception du mot, complété par une confection spéciale, indispensable même en été pour les promenades en voiture découverte, les matinées et soirées

fraîches; mais ce que nous blâmons, ce sont les mélanges de fourrures et de chapeaux de paille coquettement fleuris. La mode est aux fleurs des champs: elles sont si jolies cette saison que, malgré certaine tendance à la vulgarité, nous ne saurions trop les approuver; mais ce qu'il faut éviter, c'est le costume de drap garni de fourrure et le chapeau de paille orné de coquelicots et de folle avoine: ce contraste, par trop choquant, est un manque de goût dont il faut se garder, d'autant plus que les chapeaux de dentelle perlée ou non sont

de toutes les saisons. Il faut réserver les chapeaux de paille et les guirlandes de fleurs aux belles journées ensoleillées et savoir assortir le chapeau à la toilette.

Nous sommes en mai, dira-t-on, et le chapeau de paille est de rigueur: c'est là une grave erreur, le tout est de savoir s'habiller selon le temps et les circonstances. C'est pourquoi nous croyons devoir conseiller à nos lectrices le chapeau de

dentelle noire comme étant d'un usage constant; il suffit d'une touffe de plumes ou d'une fleur artistement posées pour qu'il s'assortisse ainsi aux toilettes les plus diverses. En plein été, les chapeaux de paille auront le temps d'être portés et de se faner bien vite: c'est le seul mauvais côté des guirlandes de fleurs; elles n'ont jamais eu si grand succès que cette année, mais il faudra les renouveler plusieurs fois dans le courant de la saison.

Il n'y a que les costumes foncés et de demi-teintes qui se soient montrés jusqu'à présent; le bleu-faïence, dont nous avons déjà parlé est classé parmi les demi-teintes; les nuances prune, gris-fer, bronze, vert-olive, marron cachou, et tabac ont beaucoup de distinction.

La princesse de M..., dont le goût et l'élégance sont incontestables, portait dernièrement un costume de faille bronze: la jupe ras-terre garnie dans le bas de volants froncés

et de bouillonnés coulissés; une longue polonoise complètement unie, drapée de chaque côté avec petite pèlerine de franges noires perlées de jais. Chapeau de faille bronze orné d'une aigrette de mousseline blanche plissée et d'une couronne de fleurs de parterre mélangées.

On fait beaucoup de pèlerines composées de franges et de dentelles perlées de jais. Ces pèlerines, attachées devant par un nœud de ruban, ont l'avantage de pouvoir se porter avec toutes les toilettes; elles sont de plusieurs grandeurs diffé-



P. N° 206. — CHAPEAU INCROYABLE.

Modèle de mesdames Moreau Didsbury (Boulevard des Capucines, 23).

rentes. Les costumes de faille et cachemire noir garnis de jais conviennent aux temps sombres; on en fait de charmants, composés d'une jupe de faille ornée de volants plissés ou froncés, surmontés de galons de jais, d'une longue tunique de cachemire drapée inégalement de chaque côté et frangée, avec guirlande de broderie perlée de jais; cuirasse de faille brodée de jais, manches de cachemire avec revers de faille ornés d'une même broderie perlée. Petite pèlerine à franges perlées de jais. Chapeau de dentelle perlée avec touffe de roses jaunes de côté.

Une nouveauté, ce sont les costumes de faille et cachemire bleu-marine ou bleu pâle, garnis de franges et de broderies rehaussées de perles d'acier bleuté. Rien de plus joli que l'effet de ces costumes, complétés par de petites pèlerines semblables à celles dont nous venons de parler. Sur les robes claires, ces pèlerines, à perles bleutées, feront concurrence aux perles de jais. C'est mademoiselle Croizette qui, dans le *Sphinx*, a mis en vogue les perles bleues sur blonde noire. Elles ont produit grand effet aux bals du printemps, sur robes de faille bleu pâle et jaune clair.

Avant de partir pour la campagne, nos lectrices ont l'habitude de commander des toilettes spéciales; nous ne saurions trop leur conseiller certains tissus de fil d'une solidité à toute épreuve et produisant le même effet que les plus beaux tissus de laine. Ces tissus de fil se produisent en diverses teintes grises et écruës, et se trouvent dans presque tous les grands magasins de nouveautés. En les garnissant de bandes de broderies anglaises, on arrive à les rendre d'une haute élégance. En ce genre, nous signalerons un costume de voyage composé d'une jupe garnie d'un haut volant à larges plissés. Longue blouse encadrée d'un petit volant plissé, coquettement drapée de chaque côté et derrière, ornée de larges boutons d'acier, et serrée à la taille par une ceinture de cuir russe noir à appliques d'acier avec crochet destiné à soutenir l'en-cas; escarcelle de côté. Une pèlerine ajustée derrière, ornée d'un plissé, complétait l'ensemble coquet de ce costume. Ces étoffes de fil se nettoient très-facilement sans que leur teinte naturelle subisse la moindre altération.

Nous recommanderons aussi, pour la campagne, les cache-poussière de mohair ou de toile grise. Aussi indispensables que les water-proof, ces vêtements ont beaucoup de genre dans les maisons anglaises, où le confortable passe avant l'élégance de la forme. La coupe anglomane leur donne de la distinction. Pour les voyages, les excursions champêtres et les diners à la campagne, les cache-poussière sont d'une utilité inappréciable....

LOUISE DE TAILLAG.

Description de la planche P. n° 206.

(Voy. page 229.)

Chapeau *Incredible* en paille anglaise, à passe relevée devant, garni de faille noire, d'épis et de fleurs des champs; double nœud de faille et large marguerite avec feuillage naturel retenant la passe; traîne de fleurs des champs retombant derrière.

Description de la planche D. G. N° 416.

(Voy. pages 234-235.)

1. Colletterie en tulle ou mousseline à poser sur un corsage; un velours étroit sépare le bouillonné des volants. Haute colletterie Médicis.

2 et 2 bis. Veste d'intérieur en drap de demi-saison; une simple piqure court tout autour de la veste et des manches; revers et boutons en velours. (Voyez la feuille de patrons annexée à notre premier numéro de juin.)

3. Nœud en faille rose avec agrément de jais blanc.

4 et 4 bis. Casaque en sicilienne nuance *Sienna brûlée*. Cette casaque, boutonnée de côté, forme deux basques pointues par devant; derrière,

un double pli garni de boutons, avec le dessous qui se trouve moins haut que les petits côtés. Le tout encadré d'un double biais de sicilienne et d'une frange de doubles boules assorties. Manche composée entièrement d'un plissé en long, retenu par un brassard avec nœud. Colletterie et dessous de manche en tarlatane plissée.

5. Nœud en gros grain marron avec aiguillettes dorées.

6. Gilet en étoffe rayée se mettant avec une robe ouverte. Boutons argentés et riche fourragère avec aiguillettes se rattachant à une épaulette assortie à la nuance du gilet. (Voyez la feuille de patrons sus-indiquée.)

7 et 7 bis. Mantelet-écharpe en sicilienne noire; ce mantelet forme basque par devant et se noue gracieusement avec de longs pans; il est entouré d'une riche dentelle surmontée d'une chicorée de dentelle. Nœuds de faille noire.

8 et 8 bis. Confection en étoffe noire nouvelle, sur laquelle sont placés de petits galons Hercule. Grande manche à la Juive, sur laquelle les galons sont arrêtés par de tout petits boutons. Une très-grosse ruche chicorée en faille noire garnit ce manteau très-nouveau de forme.

Description de la planche coloriée n° 1143 D.

1 et 2. Chapeau bleu, simplement composé d'une couronne de bluets fermée derrière par une aigrette de boutons et de feuilles. Petit voile perlé de jais posé derrière comme apprêt. Coques de faille bleue disposées au-dessus des bluets.

3. Guirlande de roses pouvant servir comme coiffure ou bien être disposée sur une robe.

4 et 5. Chapeau *Van Dick* en paille Victoria, orné de deux plumes, l'une mais et l'autre ébène; un biais fait le tour de la calotte et deux pans retenus par un motif oxydé tombent sur les cheveux. Bandeau de velours en dessous.

Description de la planche coloriée n° 1146 B.

Substituée à la planche N° 1143 D, pour celles de nos abonnés qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES DE JARDIN ET DE CAMPAGNE. — 1. Costume de foulard vert, garni de velours de Saint-Etienne. Le jupon à traîne, orné de cinq volants froncés de 12 centimètres, surmontés de trois rangs de velours noir. Tunique fendue de côté, arrondie devant et drapée derrière, encadrée de velours noir. Corsage à gilet et à basques plates, orné de velours noir et d'une colletterie plissée; hauts revers en pointes au bas des manches. — Chapeau de paille de riz (forme Watteau), la passe relevée d'un seul côté par une touffe de fleurs, plume blanche derrière et nœud de velours noir. — Ombrelle assortie à la toilette.

2. Costume de toile d'Alsace garni de taffetas marron: la jupe ornée dans le bas d'un volant presque plat et posé en biais; biais de taffetas marron faisant tête. Longue polonoise drapée derrière et formant coquille, garnie d'un petit volant froncé; même volant simulat de longues basques et encadrant les poches, le revers des manches et le col. — Chapeau de paille anglaise, à large passe relevée derrière et baissée devant, garni de velours noir et d'une guirlande de fleurs.

La note dominante, le soir, dans la toilette des femmes, est le blanc et aussi toute une gamme de couleurs romantiques, chères aux princesses des contes de fées: Peau-d'Ane, la Belle au bois dormant, Cendrillon. Ce ne sont que bleus clair de lune, verts algue marine, roses aurore, jaunes blé mûrissant et gris brume matinale; prises en masse, les robes ont cette teinte adoucie et fondue qui donne tant de charme aux cachemires de l'Inde.

Les jupes à petits volants, venant presque jusqu'à la ceinture, apparaissent de nouveau. La marquise de Gallifet a eu l'autre soir un grand succès avec une robe de faille paille à petits volants montant jusqu'au corsage, garnis de blonde d'un

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

Table n° 110

... de la ...
... de la ...
... de la ...

Table n° 111

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...





Jules Gavet
L'éditeur, 10, rue de la Harpe, 10.

Ad. Goubaud & Fils, 101, rue de la Harpe, 101.

1146

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Journal du Grand Monde

Cutared at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

ten plus favor, pr
manteau-traine de
La mode d'alle
détail, des mystèr
Elle a imaginé
l'ins-tichet, au
sance que la s
paris de point d'
derrier mot du la
dans le même styl
le froid, sont ass
marque.

QUES

Je vois beaucoup
et je reconnais a
mal porté.
On n'a donc plu
d'ouleur publique
sentiment? Les
qu'ils sont deven
tunes. Je trouve
continue, ce resp
Je vois des dan
taire, ne plus se
cripe. Il leur fait
des de cheveux to
nière. Cela n'est
C'est comme po
journallement
fort sage ne fait
il faut s'y compor
C'est très-imp
véritable manque
On doit une visi
ont fait part de la
vous ont courié au
On ne fait pas
même en grand
caries bordées de
envoyer une lettre
avec soi des enfan
Une toilette, si
rigueur; autrement
la personne stéril
On aborde es
ne lui demande
tout de lui parler
même ce sujet.
On doit s'absten
de parler de soi on
doit toujours être t
Revenons aux vi
proffera; car c'est
discours, ce non-g
dans l'a présent si
devoirs.
Nous avons soil
aux pieds tout ce
vous exiger qu'on
suis aux autres.
C'est
Il est impossib

ton plus foncé, presque orangé, et surchargé par derrière d'un manteau-traine de cette même nuance.

La mode d'ailleurs a, en ce moment, des raffinements de détail, des mystères de faste qu'il lui est dû de consigner ici. Elle a imaginé, entre autres choses, dit le *Sport*, des pantalons-sachet, aux parfums les plus rares, en florence de même nuance que la soie du corset, blanche, rose, bleue, chine, et garnis de point d'Angleterre ou de Valenciennes, qui sont le dernier mot du luxe de dessous. Les jupons de soie, également dans le même style et quelques-uns capitonnés de plus pour le froid, sont aussi d'une élégance superlative digne de remarque.

QUESTION DE CONVENANCE

Je vois beaucoup de personnes en deuil, je parle des dames, et je reconnais avec peine que généralement le deuil est fort mal porté.

On n'a donc plus le respect des morts et cette pudeur de la douleur publique qui semblait l'un des derniers vestiges du sentiment? Les deuils sont à présent d'une élégance telle qu'ils sont devenus une occasion nouvelle de varier ses costumes. Je trouve qu'on entre dans une mauvaise voie. Si cela continue, ce respect disparaîtra tout à fait.

Je vois des dames en grand deuil de mari, de père ou de mère, ne plus se contenter de la robe de laine et du voile de crêpe. Il leur faut des garnitures à n'en plus finir, et des boucles de cheveux tombant dans le dos comme si l'on allait en soirée. Cela n'est pas convenable.

C'est comme pour les visites de condoléance. On ignore journellement comment l'on doit s'y conduire et une personne fort sage me fait l'honneur de me demander de quelle manière il faut s'y comporter.

C'est très-simple. Voici la règle, et s'en affranchir accuse un véritable manque de savoir-vivre.

On doit une visite de condoléance aux personnes qui vous ont fait part de la mort de quelqu'un qui les touche de près et vous ont convié au service funèbre.

On ne fait pas de visite de condoléance quand on est soi-même en grand deuil, et l'on doit simplement envoyer des cartes bordées de noir, et mieux, selon le degré d'intimité, envoyer une lettre affectueuse. Il n'est pas d'usage d'emmener avec soi des enfants si l'on fait la visite.

Une toilette, sinon noire, du moins de couleur foncée, est de rigueur; autrement vous auriez l'air d'insulter à la douleur de la personne atteinte dans ses affections.

On aborde en silence la personne que l'on va visiter et on ne lui demande pas de nouvelles de sa santé. On se garde surtout de lui parler du mort; il faut attendre qu'elle aborde elle-même ce sujet.

On doit s'abstenir de conversations gaies pendant la visite, et de parler de soi ou des siens; aussi une visite de condoléance doit toujours être très-courte.

Revenons aux vieilles et saines coutumes, tout le monde en profitera; car c'est le mépris des convenances qui engendre ce décousu, ce sans-gêne, cette grossièreté, qui rendent nos relations d'à présent si fragiles et si peu en harmonie avec nos devoirs.

Nous avons soif de considération et de paix. Si nous foulons aux pieds tout ce qui est respectable et sacré, nous ne pouvons exiger qu'on nous rende des hommages que nous refusons aux autres.

C'est le respect d'autrui qui fait la liberté.

Il est impossible qu'une âme vraiment honnête se concilie

avec des lâchetés, des platitudes ou des grossièretés. L'indépendance est au prix des devoirs remplis strictement.

Nous irions volontiers sur une barricade pour conquérir une liberté, et nous ne saurions garder une attitude réservée pendant quelques minutes pour ne pas la perdre.

Si nous avions toujours devant les yeux cette maxime : — Fais ce que dois ! — nous serions heureux.

CH. LIBERT.

LA VIE PARISIENNE

Les chaleurs nous sont un moment revenues.

La canicule a pris le train express pour gagner Paris.

Ceux qui souffrent le plus de la radiation solaire, ce sont les chiens. Aussi multiplie-t-on les moyens de les empêcher de mordre.

A ce propos, voici une enseigne découverte dans le département de Seine-et-Marne.

Le magasin est un dépôt de muselières perfectionnées. Sur la porte on lit :

A JÉZABEL

Et sous l'image de la reine dévorée par le compagnon de Saint-Roch, on lit encore :

De cette femme, voyez bien
La déconvenue :
Car, en muselant chaque chien,
On ne l'eût jamais mordue.

Où les vers vont-ils se nicher !

La singulière annonce que voici est publiée par le journal LA CORBELLE, organe des fiancés :

« On demande une jeune demoiselle borgne pour un mariage aristocratique.

« On expliquera les motifs qui font désirer la perte d'un œil à la personne qui se présentera. »

Mystère, mystère !

Sainte Mousseline, priez pour nous !

Un jeune homme disait, ces jours derniers, à une timide et douce jeune fille du meilleur monde :

— Ah ! mademoiselle, je demanderais votre main à monsieur votre père si j'avais 50 000 livres de rente.

— Eh ! monsieur, qu'est-ce qui vous resterait !

Eh bien ! on dira ce qu'on voudra, voilà le cri du cœur. Il est vrai que la scène se passait dans le meilleur monde.

Une cuisinière était récemment traduite en cour d'assises pour vol de couverts.

Le vol est avoué, les couverts sont sur la table des pièces à conviction, et, malgré cela, le jury, sur la plaidoirie de M^e Portalis acquitte l'accusée.

Alors le président :

— Fille X..., consentez-vous à ce que les couverts trouvés en votre possession (fait que MM. les jurés ont déclaré n'être pas un vol) soient rendus à leur ancien propriétaire ?

Les jurés étaient dans leur droit en acquittant, mais le président aussi était dans le sien en leur envoyant cette spirituelle saillie.

Quel enfant terrible que ce petit Edouard, fils du plus adroit des boursicotiers ! On s'explique aisément les grandes espérances que fonde sur lui sa famille.

Le père, qui, depuis longtemps, lui promet un cheval mécanique, lui disait hier :

— Je te l'apporterai ce soir ; mais comment faut-il le prendre ?

— Sans qu'on te voie, papa !

Calino ne chôme jamais. Il disait hier :

— Je voudrais être Anglais.

— Pourquoi ?

— Pour savoir deux langues.

Dialogue parisien entre deux époux :

LA FEMME (*mélancoliquement*). — Il faudra pourtant nous séparer un jour..

LE MARI (*étonné*). — Pourquoi donc ?

LA FEMME (*résignée*). — Nous sommes tous mortels.

LE MARI (*résolu*). — Eh bien ! si l'un de nous deux meurt, j'irai me retirer à la campagne.

Une jolie coquille trouvée dans un grand journal :

« A peu d'exceptions près, les blés promettent de bons et abondants produits, les colzas sont magnifiques, les sainfoins paraissent dans une situation excellente. *Les pompiers sont partout couverts de superbes boutons.* »

Les pompiers ne diront rien, mais ce sont les pompiers qui ne seront pas contents !

A. Z.

LES MORTS VIVANTS

Le cerveau humain, capable de tant de grandes choses, est exposé aussi à de bien épouvantables misères. Qui n'a entendu parler d'une artiste qui fut célèbre à son heure, et dont la raison a sombré soudain, — madame O'Connell.

C'est à l'hospice Sainte-Anne, la maison de fous récemment construite à la Glacière, que la pauvre femme est enfermée.

Sa démence bizarre consiste à croire qu'elle a été soudain métamorphosée en poète.

— Non, non, répète-t-elle toute la journée ; non, non, plus de peinture, plus de peinture ; le ciel m'inspire des vers sublimes. Ecoutez...

Alors, posant sa main sur son cœur, elle se met à déclamer, à apostropher les nuages, à s'agenouiller, à se relever, à envoyer des baisers aux moineaux qui passent, à réciter des choses incohérentes qu'elle prend pour des odes sublimes.

Je ne sais rien d'épouvantable comme ces folies à travers lesquelles subsiste comme une aspiration vers l'idéal.

Il y a, du reste, à Sainte-Anne plusieurs artistes, parmi lesquels un violoniste connu.

Les incendies de la Commune y ont envoyé aussi une vingtaine de pensionnaires qui tous se figurent assister encore aux scènes d'épouvante de 1871.

On y compte aussi un huissier parisien affligé d'une singulière manie. Du soir au matin, il rédige des protêts en vers. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les règles de la prosodie et les rythmes sont parfaitement respectés, sans qu'on puisse trouver l'ombre

d'un sens dans cet amas de mots. Voici, par exemple un échantillon de ses divagations singulières :

Oui, c'est un événement.

Eve a donc mangé la pomme ?

Agréer mon compliment,

Je ne puis payer la somme.

Une autre folle de Sainte-Anne, dont le cas est également excentrique, est persuadée qu'elle est morte, ce qui la fait rire du matin au soir. Elle vous aborde en vous disant :

— La chanson a raison... Vous savez la chanson :

Quand on est mort, c'est pour longtemps ;

On est guéri du mal de dents.

Eh bien, c'est vrai ; moi qui souffrais toujours des dents, depuis que je suis morte, c'est fini. Aussi je suis heureuse, mais heureuse !

Et les éclats de rire de recommencer stridents, interminables. Chose incroyable, certaines facultés survivent dans ces chaos. Il y a là des idiots à qui l'on fait exécuter des calculs d'arithmétique d'une justesse irréprochable.

La musique est un des moyens d'action les plus puissants que l'on ait pour atténuer et calmer les crises de ces infortunés. Une fois par semaine, au moins, les fous et les folles assistent à des concerts intimes.

La pauvre madame O'Connell semble, en ces moments-là, recouvrer un peu de lucidité. Il lui est arrivé de parler des soirées qu'elle donnait jadis et où se pressaient des notabilités de toute sorte. Une larme est même venue à sa paupière. Puis la folie a repris aussitôt le dessus.

— Je vais me remettre à la poésie..., a-t-elle fait. Ecoutez ces strophes...

Et les litanies habituelles de recommencer.

Triste constatation à faire ? Depuis que madame O'Connell est à Sainte-Anne, deux personnes seulement, — l'une est son mari dont elle était séparée, — deux personnes seulement sont venues s'inquiéter d'elle.

Et ses salons regorgeaient jadis de gens qui lui juraient amitié éternelle et dévouement sans limites !

Ch. DAVID.

L'ART ET LE MARIAGE

Le mariage est-il incompatible avec la profession de grande cantatrice ?

La diva Patli a pensé que non puisqu'elle est devenue marquise sans renoncer aux lauriers de l'art lyrique, aux couronnes et aux bijoux que l'enthousiasme russe jette à ses pieds ou suspend à ses oreilles dans les représentations à son bénéfice. De cet avis aussi a été la Nilsson, épousant selon l'inclination de son cœur un homme obscur, sans titre ni fortune, et qui parcourt aujourd'hui le nouveau monde avec elle.

Que d'autres exemples ne pourrions-nous pas citer qui corroboreraient ces deux-là !

Mais voici qu'une artiste d'un grand talent, qu'on ne peut cependant comparer à celui de la Patli ou de la Nilsson, se distingue par une opinion contraire.

Mademoiselle Fidès Devriès fait mieux encore ; ce n'est pas un simple avis qu'elle émet, elle joint l'action au précepte : elle se marie, mais quelques jours avant de placer sur sa jolie tête blonde la couronne d'oranger, elle dit un éternel adieu à ces autres couronnes de violettes et de lilas blanc, que les dilettantes de tous les pays du monde auraient pu respectueusement jeter aux pieds de la chanteuse.

Ses admirateurs, le soir de sa dernière représentation, avaient

à être rempli de sincères regrets...
malheureux qu'une jeune...
pour la scène, à une époque...
des femmes qui occupent...
Mais elle, pendant que ce...
sauf sa jeunesse ; ses yeux si doux...
durant les entr'actes, elle...
avait jamais été la suite d'un...
soit des applaudissements frénétiques...
se souvenait de l'avoir...
C'est que, pour cette nature ét...
l'heure de ce qu'elle ap...
Malgré le très-réel succès...
de notre Académie de musique...
Mademoiselle Devriès n'a...
de cette existence agitée, fié...
se sont pâle devant les bravo...
de la vie privée et n'avoir...
sa seule volonté, celle du maître...
le départ de la jeune prima...
de notre premier théâtre...
à leur chapeau.

les critiques espèrent encore...
de Devriès, si sincère qu'elle...
travailler ; ils citent l'exemple...
ou romancier à tout jamais aux...
cinq ou six mois après son...
vous voudrions espérer avec...
espérer de remarquer que la...
Néanmoins, ce prénom-là veut...
que madame Adler reste fidèle...
à elle-même. Comme noblesse,

THÉÂTRE

Paris. — Jamais la...
de l'intensité qu'à présent...
de nos petits théâtres...
qui depuis vingt ans jouit de la...
par nos regrettons ce joyeux...
en que réfrains, ses chœurs de...
vous demandons si l'art musi...
nous courant du théâtre mo...
que la littérature dramatique...
l'art, les Variétés, les...
autres secondaires, représenta...
une d'ouvrages d'auteurs div...
aujourd'hui, on voit la Fille...
l'année, et rapporter à s...
c'est adieu à vivre les vingt ou...
des revues.

le cœur rempli de sincères regrets; ils se disaient qu'il était vraiment malheureux qu'une jeune artiste d'une telle valeur fût perdue pour la scène, à une époque où si peu d'âme chante dans la voix des femmes qui occupent les premiers emplois à l'Opéra. Mais elle, pendant que ces plaintes s'exhalaient, elle était radieuse; ses yeux si doux brillaient d'une flamme incon nue; durant les entr'actes, elle était joyeuse comme elle ne l'avait jamais été à la suite d'un morceau qui venait de lui valoir des applaudissements frénétiques; personne, dans les coulisses, ne se souvenait de l'avoir vue si gaie.

C'est que, pour cette nature étrange, éminemment fine et distinguée, l'heure de ce qu'elle appelait « la Délivrance » allait sonner. Malgré le très-réel succès qu'elle avait obtenu sur la scène de notre Académie de musique, depuis le jour où elle s'y montra, mademoiselle Devriès n'avait qu'une idée fixe; ne plus vivre de cette existence agitée, fiévreuse, n'avoir plus à courber son front pâle devant les bravos du public, rentrer dans le calme de la vie privée et n'avoir plus à s'incliner que devant une seule volonté, celle du maître qu'elle avait choisi.

Le départ de la jeune *prima donna* a fait grand bruit. Les abonnés de notre premier théâtre auraient volontiers mis un crêpe à leur chapeau.

Les fanatiques espèrent encore que la décision de mademoiselle Devriès, si sincère qu'elle soit dans le présent, n'est pas irrévocable; ils citent l'exemple de la Sontag qui, elle aussi, crut renoncer à tout jamais aux palmes du théâtre et qui y fit sa rentrée peu de mois après son mariage.

Nous voudrions espérer avec eux, mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la jolie mariée a pour prénom *Fidès* et que ce prénom-là veut dire *Fidélité*. Nous craignons bien que madame Adler reste *fidèle* au serment qu'elle s'est fait à elle-même. Comme noblesse, prénom oblige.

L. SPORT.

THÉÂTRES

MENUS-PLAISIRS. — Jamais la rage de l'opérette n'a sévi avec plus d'intensité qu'à présent. Le vaudeville a complètement disparu de nos petits théâtres pour céder la place à ce genre, qui depuis vingt ans jouit de la faveur du public. Pour notre part, nous regrettons ce joyeux produit de l'esprit français, avec ses gais refrains, ses chœurs de sortie sans prétentions, et nous nous demandons si l'art musical a réellement profité de ce nouveau courant du théâtre moderne. Nous ne croyons pas non plus que la littérature dramatique y ait beaucoup gagné.

Autrefois, les Variétés, les Folies-Dramatiques, et autres scènes secondaires, représentaient, bon an, mal an, une vingtaine d'ouvrages d'auteurs divers, qui vivaient de leur métier; aujourd'hui, on voit la *Fille de Madame Angot* tenir l'affiche toute l'année, et rapporter à ses trois auteurs une fortune qui aurait aidé à vivre les vingt ou trente écrivains qui jadis faisaient des vaudevilles.

Au point de vue de l'invention dramatique, le mal est encore plus grand. Les auteurs ne comptent que sur l'attrait de la musique et ne se donnent plus la peine de chercher des situations ingénieuses, de l'esprit dans le dialogue, de l'intérêt dans l'action. Bien plus, ils laissent sommeiller leur imagination paresseuse, pour remanier leurs anciennes pièces, et y tailler des librettos ou *libretti* d'opérettes. M. Sardou lui-même semble renoncer à trouver de nouvelles conceptions dramatiques; le voilà en train de transformer en opérette les *Prés Saint-Gervais*, et en opéra-comique *Piccolino*.

C'est en suivant cet exemple que MM. Jaime fils et Gille viennent de faire subir la même métamorphose à *Cent mille*

francs et ma fille, un vaudeville qui, dans le temps, obtint un grand succès au Théâtre-Déjazet. Nous avouons que, sous cette nouvelle forme, leur pièce nous a semblé beaucoup moins amusante qu'autrefois. Elle perd en mouvement et en gaieté, et l'action, retardée sans cesse par les morceaux de musique qui y ont été intercalés, s'achemine trop lentement vers son dénouement.

L'auteur de la musique, M. Jules Costé, a déjà donné, au théâtre de l'Athénée, un ouvrage en deux actes, les *Horreurs de la guerre*, dont un chœur comique : « Nous avons des fusils se chargeant par la culasse, » eut son heure de popularité. Sa nouvelle opérette contient un grand nombre de morceaux dignes du même succès; mais il y en a peut-être trop, et bien des motifs qui ont passé inaperçus eussent été applaudis comme ils le méritaient, s'il avait pratiqué quelques éclaircies dans sa partition trop touffue.

HOR-FROG.

LA SOIE D'ARAIGNÉE

L'industrie des vers à soie est en souffrance, c'est là un fait que personne n'ignore. De tous côtés des efforts ont été tentés pour conjurer la ruine qui menaçait les éleveurs de magnans. Tandis que certaines personnes, pour remédier à cette situation, cherchaient à entraver la maladie des vers à soie, d'autres, envisageant la position à un point de vue différent, cherchaient à fournir aux éleveurs de nouveaux sujets d'une santé plus robuste, susceptibles de fournir à l'industrie un produit analogue à la soie.

C'est ainsi que le bombyx du chêne a été soumis à une série d'études qui ne paraissent pas jusqu'ici avoir été couronnées de succès.

Sans aller chercher si loin, on a naturellement pensé à dame Arachné. Mais, depuis qu'elle a reçu sur la tête le fameux coup de fuseau dont parle Ovide, dame Arachné présente des allures bizarres, son talent est devenu peu pratique. Avant de l'admettre dans le corps des auxiliaires de l'industrie, il n'était donc pas hors de propos de se livrer à une sérieuse enquête.

Dans le *Galaxy*, M. B.-G. Wilder vient de publier une minutieuse étude dont nous allons grouper ici les principaux résultats.

Au moyen d'appareils fort simples que décrit l'auteur, la soie des araignées peut être recueillie et dévidée mécaniquement au fur et à mesure de sa production. Une araignée convenablement soignée peut, tout en restant apte à la reproduction, fournir successivement vingt sécrétions de soie, donnant en tout 3000 mètres de fil, qui pèsent autant que 300 mètres de soie ordinaire.

Dans ces conditions, il suffira de 18 nichées de 300 araignées chacune, pour fournir la matière première d'un vêtement complet.

Quant à la solidité, la soie d'araignée peut défier toute concurrence; elle rivaliserait même avec le fer et l'acier, car un fil de cette matière qui n'aurait que 1 millimètre de diamètre pourrait supporter un poids de 1 kil. 250 grammes.

Cela ne nous surprend pas, car nous savons que, lorsqu'il s'agit de placer dans les lunettes astronomiques un fil tout à la fois extrêmement fin et suffisamment solide, c'est au fil de l'araignée que l'on a recours.

La beauté ne le céderait en rien à la solidité: en effet, les soies d'araignée sont les unes dorées, les autres argentées, ce qui promet des tissus d'un éclat inconnu jusqu'ici.

ILL.



PLANCHE D. G. n° 416. — CONFECTIONS, SAUTOIS, CORSAGES
Modèles de M^{me} Hermès de la rue Halvvy, 2



LETOTS, CORSAGES, ETC.
Riez (8, rue Halévy)

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Peut-être n'était-ce, en effet, qu'un rêve, ou plutôt un cauchemar.

La peur ne respectant pas même leur sommeil, Tom et John risquaient un œil. Ils voulaient vérifier jusqu'à quel point on avait le droit de s'alarmer au fond d'une forêt où ne retentissait plus aucun bruit.

Alors ce qu'ils aperçurent était, certes, bien fait pour en déconcerter de plus braves.

La lune avait gagné les sommités du ciel. De là quelques rayons blanchissaient de leur lumière sans chaleur un certain espace autour des voyageurs endormis.

Dans cet espace dénué d'herbe et de mousse, un individu, lourd de formes, tout noir, se tenant assez bien sur des jambes torses, marchait la tête haute. Une de ses grosses mains pendait le long de son énorme corps; l'autre s'appuyait gravement sur un arbrisseau déraciné, encore garni de ses branches et de ses feuilles: c'était son bâton de voyage.

Or, cet individu, facile à reconnaître aux rayons de la lune, était un ours.

L'odeur pénétrante qui s'exhale particulièrement de la peau huileuse des nègres semblait l'avoir autant attiré que le bruit. On en jugeait aux actives et sonores aspirations des narines de la bête féroce.

Il se dirigeait en droite ligne, et comme certain de son affaire, du côté de l'arbre dont Tom et John occupaient les branches les moins élevées. Les ours ont la réputation de grimpeurs émérites. En le voyant lever en même temps le nez et les deux pattes, nos poltrons étaient tentés de s'écrier:

— Notre dernière heure a sonné!... Petit maître! au secours des pauvres noirs!

Mais telle était leur épouvante, que la parole s'éteignait au fond de leur gorge.

Certes, leur situation était critique; mais cependant nous allons les abandonner, car il est temps de s'inquiéter de leur jeune maîtresse et de l'ami de collège de son frère.

XIII

Le muet qui parle.

Comme on doit bien le penser, White, la jument blanche, était venue donner en plein dans un piège semblable à celui dont Gustave Gérard venait d'être victime.

Arrêter White, entourer la jeune fille, lui signifier qu'elle n'eût à faire aucune résistance, demanda moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Malheureusement, miss Henriette ne pouvait opposer que des reproches, des prières et des larmes, toutes choses dont les partisans de Saïd-Yama ne se souciaient pas plus que du bourdonnement d'un insecte.

— Alerte! alerte!

A cet ordre, intimé d'une voix impérieuse, les ravisseurs de miss Davidson avaient pris en toute hâte la même direction que ceux du jeune Français. Un quart d'heure suffit à cette besogne, et les deux troupes n'en formèrent plus qu'une seule, en avant de laquelle fut placé le brancard de Gustave.

Une pénible surprise animait les jeunes gens. Elle fit bientôt place à une émotion plus douce.

L'un se disait :

— Que l'occasion se présente, et miss Henriette est sûre de trouver en moi un défenseur dévoué jusqu'à la mort.

L'autre pensait, de son côté :

— M. Gustave doit bien souffrir de l'état où il est réduit. On nous permettra, j'espère, d'échanger quelques paroles, et alors Dieu m'en inspirera qui aideront le pauvre jeune homme à supporter son infortune.

Miss Davidson se trompait. L'intérêt d'une pareille faveur était assez facile à deviner pour que les vengeurs de Ben Saïd missent tous leurs soins à l'empêcher de se produire.

Ce motif et les difficultés d'une route accidentée à travers les fourrés épais et les ravines les mieux faites pour cacher la direction que prenait la bande, transposaient tellement l'ordre de marche que chaque prisonnier dut se demander si l'autre faisait encore partie du même groupe.

Henriette, en se retournant sur sa monture, pouvait bien quelquefois apercevoir le brancard; mais Gustave, dont on portait exprès la tête en avant, avait l'unique ressource de distinguer, çà et là, le bruit des sabots de White heurtant des cailloux, ou celui de légers hennissements aussitôt réprimés par les farouches Indiens, qui tenaient étroitement l'animal par la bride.

La vigueur dont le jeune Français avait fait preuve en se débattant, lorsqu'on voulait le prendre, expliquait la dureté de ses liens.

Son bâillon l'étouffait. Il voulut se plaindre; on ne l'écouta guère. Ses efforts pour s'en débarrasser lui-même provoquèrent de nouvelles rigueurs. De rage, il agitait violemment le brancard, et par conséquent les porteurs. Ceux-ci, furieux, le secouèrent à leur tour, et si fort, que le malheureux gémissait à fendre l'âme.

Henriette l'entendit. Elle osa recommencer ses prières. Mal reçue, elle en vint à reparler de la colère paternelle. On ne fit que rire, et de quel rire! Mais elle continuait; un mouchoir enlevé de sa poche servit à lui fermer la bouche.

Et comme, cédant à un mouvement irrésistible, elle se rendait aussitôt libre :

— Un seul mot, désormais, un seul! et c'en est fait de vous et de votre jeune compagnon, ma belle!

Celui qui proférait ces menaces montrait, en même temps, un poignard dont la lame était assez étroite et longue pour aisément pénétrer jusqu'au cœur.

Miss Henriette ne pouvait qu'obéir; mais en elle-même, et avec des pleurs involontaires :

— Oh! les infâmes! les infâmes!

La corruption même était impossible. Tout ce que possédaient les captifs, représentant quelque valeur, avait immédiatement passé, de leurs doigts et de leurs poches, aux doigts et dans les poches de toute la bande.

Un moment de joie était cependant réservé à la jeune créole: celui où le fils de Neddy-Neddy devait lui apparaître au milieu des malfaiteurs indiens.

Gustave, en apercevant une fois le visage de cet enfant incliné vers le sien, avait senti autant de méfiance que d'étonnement. La seconde impression devait bientôt dominer la première, à l'aspect du visage pâle et des poings liés derrière le dos de Bengali.

— Prisonnier! lui aussi! comment cela se fait-il?

Bien différentes étaient les pensées de la jeune créole, toujours maintenue à l'avant-garde.

Son favori, en prenant place à ses côtés, était parfaitement libre, et sur ses traits expressifs au suprême degré, on lisait clairement l'affirmation suivante :

— Je n'ai pu empêcher le malheur qui vous frappe. Je suis ici pour tâcher de le réparer.

Jusqu'à présent, de soupçonner les a n'avait rien perdu p en l'affection, en la trait donc la m... dévouement d... dit que Bengali... nement indigné.

(On avait franchi... des velottes, qui ne... accoutumé à... et qui devenait inq...

— Combien de pe... de la bande au fidèle...

— Trois.

— Ah! ah! fit tou...

lui évidemment sur...

— Et quels sont...

— Un petit blanc...

— Oh! oh! repré...

Saïd-Yama, qui...

providence du serpen...

de s'arrêter.

Mis Davidson et...

lement joyeux en...

à tous deux des rêl...

— Edgard est ma...

gnais, et son premi...

sur! pensait la je...

bien raison de l'aim...

L'autre prisonnier...

— Trois braves ge...

de lire à disperser...

violemment!... Que...

liens que j'ai déjà tr...

Mais de pareilles...

longue durée.

On ordonna à la je...

En même temps...

légères coupées à dir...

les observations, offra...

libité à toute épreuve...

Somme toute, d...

des yeux Bengali, dou...

nager sa bienfaitrice...

Saïd-Yama, docile au...

vait déjà bien du gro...

— Bengali! s'écri...

White? Mon Dieu! o...

gali! ramène ici...

— Silence! prome...

Et le même homm...

briller à ses yeux la fl...

Mis Davidson y pe...

entière sur le sin...

Ce mariage consista...

dans tous les sens, et...

et jamais sur le sabb...

me dextérité rare. L'ex...

tion du fleuve, qu'on...

trier à une faible dista...

lous.

Exprimer les ang...

qu'elle vit disparaître...

— Oh! murmura...

et en s'efforçant de...

Jusqu'à présent, miss Henriette n'avait pas de raisons même de soupçonner les apparences. Le mensonge dont elle était dupe n'avait rien perdu pour elle de son caractère véridique. Sa foi en l'affection, en la reconnaissance du jeune Hindou, demeurait donc la même, et l'espérance d'un prompt témoignage de dévouement devait entrer facilement dans son âme. Si on lui eût dit que Bengali était un traître, cette assertion l'eût certainement indignée.

On avait franchi déjà des espaces considérables, quand une des vedettes, qui ne cessaient de veiller à la sûreté générale, accourut annoncer qu'on était l'objet d'une poursuite acharnée et qui devenait inquiétante.

— Combien de personnes as-tu comptées ? demanda le chef de la bande au fidèle espion.

— Trois.

— Ah ! ah ! fit toute la troupe, d'un air où l'ironie l'emportait évidemment sur la crainte.

— Et quels sont ces trois intrépides ?

— Un petit blanc et deux gros noirs.

— Oh ! oh ! reprit les ravisseurs, d'une voix sarcastique.

Saïd-Yama, qui joignait à l'astucieuse férocité du tigre la prudence du serpent, ordonnait, après un instant de réflexion, de s'arrêter.

Miss Davidson et Gustave Gérard avaient éprouvé un tressaillement joyeux en entendant une nouvelle qui leur fournissait à tous deux des réflexions identiques.

— Edgard est moins grièvement blessé que je ne le craignais, et son premier mouvement est de venir délivrer sa sœur ! pensait la jeune fille. Ah ! cher Edgard ! comme j'ai bien raison de t'aimer !

L'autre prisonnier disait :

— Trois braves gens, guidés par un courage héroïque, sont de force à disperser vingt chenapans comme ceux qui nous violentent !... Que le secours arrive, et nous verrons si des liens que j'ai déjà très-fatigués résisteront encore !

Mais de pareilles illusions ne devaient pas être, hélas ! de longue durée.

On ordonna à la jeune créole de descendre de cheval.

En même temps un amalgame de roseaux et de branches légères coupées à divers endroits de la jungle, afin d'égarer les observations, offrait un palanquin rustique, mais d'une solidité à toute épreuve.

Sommée aussitôt d'y prendre place, miss Henriette chercha des yeux Bengali, dont un signe, un sourire, pouvaient encourager sa bienfaitrice ; mais, oublieux ou perfide, le frère de Saïd-Yama, docile aux commandements de ce dernier, se trouvait déjà loin du gros de la troupe.

— Bengali ! s'écria tout à coup la jeune fille. Il emmène White ? Mon Dieu ! qu'en veut-il donc faire ?... Bengali ! Bengali ! ramène ici ma jument, bien vite !

— Silence ! prononçait une voix rude.

Et le même homme qui la menaçait tout à l'heure fit encore briller à ses yeux la fine lame de son poignard.

Miss Davidson y prenait peu garde. Son attention se fixait tout entière sur le singulier manège auquel se livrait Bengali.

Ce manège consistait à faire courir White de long en large, dans tous les sens, en avant comme en arrière, dans l'herbe et jamais sur le sable ; après quoi, sautant sur l'animal avec une dextérité rare, l'enfant partit au triple galop dans la direction du fleuve, qu'on lui désignait comme devant se rencontrer à une faible distance au delà d'épais massifs de bambous.

Exprimer les angoisses de la jeune Anglo-Indienne, lorsqu'elle vit disparaître sa chère monture, est impossible.

— Oh ! murmurait-elle, une main sur sa poitrine haletante, et en s'efforçant de sourire, Bengali m'aime trop... il aime

trop aussi mon cheval pour ne pas éviter tout ce qui serait un danger mortel à la pauvre bête !

Elle avait pensé tout haut, ainsi qu'il arrive toutes les fois qu'une émotion trop vive nous pénètre. Un rire non moins atroce que silencieux errait sur toutes les bouches. Elle ne s'en aperçut pas. Un cri déchirant venait de l'endroit où la jument blanche avait semblé se diriger. Ce cri, certes, n'était pas celui d'un être humain. On ne pouvait également l'attribuer qu'à l'expression d'une horrible souffrance.

Presque aussitôt le second fils de Ben Saïd revenait. Il était seul ; et ce qu'il affecta de lancer en arrière dans les bois avait bien l'air d'une arme ensanglantée.

— Mon Dieu ! dit miss Davidson frémissante, j'ai mal vu, j'ai mal vu, n'est-ce pas ?

Hélas ! bien d'autres étonnements attendaient la bienfaitrice de Neddy-Neddy : après avoir douté de ses yeux, elle allait se refuser à en croire ses oreilles.

Bengali s'était rapproché de son frère, et le colloque suivant s'échangeait rapidement entre eux :

— Ce n'est pas assez d'avoir favorisé l'enlèvement de ce garçon et de cette jeune fille. Il faut assurer le succès de notre entreprise. On nous cherche, on n'est pas encore sur la bonne trace, mais on peut la rencontrer. C'est toi que je charge d'égarer les gens que Padmala vient de nous signaler. La tâche est-elle au-dessus de tes forces ?

— Non.

— As-tu réfléchi au danger de te montrer à des gens qui n'ont que des reproches à t'adresser ? Que répondras-tu ?

— Rien, puisque je suis muet.

Et certain que miss Davidson et Gustave Gérard ne perdaient pas une syllabe de cette conversation, le jeune Hindou se prit à rire, comme on le fait d'une bonne farce qu'on vient de jouer.

L'effet de cette révélation fut terrible ; ceux qu'elle intéressait au plus haut point comprirent tout ce qu'ils avaient à redouter d'adversaires animés d'assez de haine pour ne pas reculer devant de semblables stratagèmes.

— Nous sommes perdus ! gémissaient-ils ; Dieu veuille que nous soyons les seules victimes de ces misérables !

Saïd-Yama se gênait moins que son jeune frère pour étaler une satisfaction cynique. Ses regards fixés sur les prisonniers semblaient dire :

— Vous voyez à qui vous avez affaire.

Puis, s'adressant à Bengali :

— Tu es muet, sans doute ; mais il ne s'agit pas seulement d'é luder les questions embarrassantes, il importe que ceux à qui tu vas te montrer te rendent la confiance que tu as nécessairement perdue. Eh bien ! connais-tu un moyen de la reconquérir ?

— Je le connais.

— Et ce moyen te permettra de les jouer encore ?

— Sans doute.

— Les jouer, c'est-à-dire les éloigner de nous assez longtemps pour que nous ayons le temps de conduire nos prisonniers à l'endroit convenu ?

— Je m'y engage.

— Sur les mânes de Ben Saïd ?

L'enfant parut moins certain de lui-même qu'il ne l'était auparavant.

— Tu hésites ?

Et Saïd-Yama mettait la main sur une des armes qui ne le quittaient jamais.

Bengali, trop novice encore pour dépouiller toute honte en présence d'une personne dont il avait toujours eu l'estime et dont la stupéfaction douloureuse éveillait peut-être un regret, eut besoin d'un effort sur lui-même pour demeurer ce qu'il voulait être.

— Oui, dit-il, en opposant un regard ferme au regard soupconneux de Saïd-Yama.

— Que prétends-tu faire ?

— Prouver, d'abord, ma participation involontaire à l'enlèvement de miss Henriette.

— Et de quelle manière ?

— En me donnant pour victime de violences méritées par mon refus de continuer sciemment à être ton complice.

— Parfait... Et ce résultat dépend ?

— D'une chose bien simple, observa, avec un sourire, le jeune paria.

— Enfin, quelle est-elle ?

— Tu vois cet arbre ? eh bien ! tu vas m'y attacher solidement, en apparence du moins, et de façon à laisser croire que si mes bras se lassent de me soutenir pour empêcher la corde de m'étrangler, je ne puisse éviter les flammes.

— Quelles flammes ?

— Celles qu'un de nos hommes va préparer avec des feuilles sèches mélangées de terre puisée à une certaine profondeur, pour que son humidité retarde un dénouement qui pourrait, à la rigueur, me trouver déjà mort d'inanition.

— Trois chances mortelles ?

— Pour assurer celle de vivre ! ajoutait, en riant, le jeune fils de Ben Saïd.

— Ah ! Bengali ! Bengali ! quand je disais qu'à nous deux nous pouvions accomplir des merveilles ! tu vois bien qu'il ne s'agit que de vouloir pour pouvoir !

Saïd-Yama, le Maître-Diable, enthousiasmé d'un degré de subtilité vicieuse auquel il sentait bien que sa grossière nature se refuserait sans cesse, oubliait, en admirant son jeune frère, que chaque instant allait avoir dorénavant une importance extraordinaire.

Il ne fallut pas moins que le rapport d'un second émissaire, lequel jurait, dans son trouble, avoir compté jusqu'à dix nègres lancés à leur poursuite, pour que la ruse audacieuse de Bengali fût immédiatement mise à exécution.

Deux minutes suffirent à la double besogne indiquée, et la troisième vit les malfaiteurs disparaître en un clin d'œil, pendant que plusieurs espions demeuraient en vedette.

On avait de nouveau divisé les bandits en deux troupes. Chacune gardait son prisonnier porté sur les épaules de gailards fréquemment remplacés.

Ils passaient d'un pied lesté, en droite ligne, à travers des difficultés naturelles que la présence d'un cheval rendait infranchissables ; sans compter que dans le cas d'une attaque, on s'assurait de cette manière la chance de ne pas tout perdre, du moins à la fois.

Les premiers instants de cette course de plus en plus rapide s'écoulèrent pour miss Davidson comme dans un songe étrange et fantastique.

L'odieuse trahison du fils tant aimé de la pauvre Neddy-Neddy paraissait tellement invraisemblable, que l'évidence même était insuffisante à la faire accepter.

Brisée, elle abandonnait son âme à un complet abattement, de même que son corps, endolori aux irrésistibles somnolences produites par un excès de fatigues sous un ciel embrasé.

Miss Henriette obtenait par son attitude résignée une liberté relative absolument interdite à la seconde victime de cette fatale journée.

Une folle rage s'emparait de Gustave, en face de la vanité de ses espérances ; bien folle, en effet, puisqu'elle n'aboutissait qu'à des procédés rigoureux ou injurieux de la part des hommes dont ses violents efforts pour briser ses liens embarraçaient trop souvent la marche.

On avançait ainsi depuis une demi-heure.

Tout à coup, un cri sauvage, déchirant l'air à une faible

distance, annonça le retour d'un des espions lancés à droite et à gauche par le vigilant chef de brigands, qui seul ralentit le pas. Le nouvel arrivant, déjà nommé, Padmala, se montrait presque aussitôt à ses côtés.

— Eh bien ?

— Bengali, détaché de l'arbre où tu l'avais soi-disant condamné à périr par le feu, par la faim ou par la corde, va servir de guide au jeune blanc et aux deux noirs, plus déterminés que jamais à nous rejoindre.

Le digne fils de l'horrible Ganga se prit à rire.

— Oui, oui, reprit-il, je sais que les Français ne doutent de rien ! Celui-ci prétend nous ravir notre proie. Autant courir après un tigre ou un lion, en lui criant : Rends-nous les chevreaux ou les agneaux que tu as pris !

Saïd-Yama prenait, comme tout son monde, le jeune captif pour Edgard Davidson. Bengali, sans doute à cause du bâillon qui cachait la figure de Gustave, n'avait pas eu l'air de voir une autre personne que le frère de miss Henriette entre les mains des brigands.

Le chef rejoignait sa troupe, un signe de l'espion le retint.

— Quoi encore ?

— Ceci est grave. Malheur à Padmala s'il se trompe !

— Enfin, de quoi s'agit-il ? Parle !

Mais l'Hindou craignait sans doute jusqu'à l'indiscrétion du feuillage qui s'élevait sur leur tête. On le vit alors se pencher à l'oreille de son interlocuteur et lui parler à voix basse, en ne cessant de constater d'un œil plein d'angoisse la parfaite solitude qui régnait à vingt pas à la ronde.

A peine Saïd-Yama l'entendit-il, qu'une profonde altération se manifesta sur son visage.

— Ah ! dit-il, en serrant à le briser le poignet de Padmala, tu as raison, ceci est grave et mérite une vérification immédiate. Je m'en charge. Fais rentrer tous les émissaires, je veux agir seul, jusqu'à nouvel ordre ; mais rappelle-toi tes propres paroles, malheur à Padmala s'il se trompe ! Ce qui est dit est dit, cours et reviens vite.

Padmala était déjà parti. Quant au chef des ravisseurs, courir à ses meilleurs hommes et leur donner des ordres sévères fut l'affaire d'un instant.

Ensuite, sans perdre une seconde, le farouche et hideux personnage se jeta dans les bois, sautait dans un ravin couvert de broussailles et disparaissait dans une excavation rocheuse qu'il fallait bien connaître d'avance pour oser en dépasser le sombre orifice.

Quiconque, fortement intrigué, eût eu la patience de rester là en sentinelle jusqu'au soir, en eût été pour sa peine ; en revanche, presque aussitôt il aurait vu un singe de la plus grosse espèce quitter cette étrange demeure et s'élancer d'arbre en arbre avec une agilité merveilleuse.

C'est à dater de la même heure qu'un animal de même apparence, de même caractère, s'appliquait à n'ignorer aucun des mouvements de celui que l'on croyait être Gustave Gérard, et à troubler souvent sa marche et celle de ses compagnons par des cris, des manœuvres dont Bengali subissait ou dédaignait tour à tour la diabolique influence.

Les lieutenants de Saïd-Yama ne manquaient pas d'exécuter les ordres qu'il avait laissés en s'éloignant des deux troupes.

Séparés pendant une heure encore, ils se réunirent en atteignant le rivage. La nuit approchait. Deux barques stationnaient à l'abri d'un promontoire. Elles furent bientôt en état de recevoir tout le monde.

Miss Davidson fut placée dans l'une et Gustave Gérard dans l'autre. Un nombre égal de parias, une demi-douzaine environ, devait garder et conduire chaque embarcation.

Les prisonniers avaient profité de l'occasion pour jeter un

long regard sur les

trés-bonne.

— Si Edgard posait

que chance de nous

La même idée

ment liés sur

entrer les esprits

pure perte.

— Bien ! rien !

Au moins parent

un signe de la main

violence.

Tout inspiration

de femme est le pro

celui de miss David

On sait combien

rosses, de saes du

corsage de sa robe

dégageant au traver

ait paternel et l'

le premier du jardi

— Tiens ! voilà !

Au moment où,

Henriette appuyait

doigts rencontrées

— Ah ! dit-elle,

visage, que ces fle

apprennent que non

Et d'un geste furtif

baïlé aux pieds, il p

as ven dont il était

Les bateaux ne re

industrie indienne.

vant aller aussi bien

fleuve) avec une se

était occupé par un

avait place pour tout

La jeune crève y

portait surtout à l'

sonniers sains et saul

L'incendiaire exigeait

Ce fleuve était toujou

pu à donner à la voi

raues devenait donc

Waltersheiment,

se lire matelots, apr

tombaient de lassitu

Tout ce que l'on pu

et à s'y maintenir, au

les anfractuosités d

délites continuelles.

Après un long rep

équipages, et auquel

ou établit des sentin

intérieure.

Mors, le silence, la

leur influence, les hom

les embarcations.

Certes, si les bandes

robotaient l'arrivée à

cette nuit, les sentin

meil, seraient sans

leurs compagnons.

Cependant, des l'a

ont fréquemment sur

le fleuve, à une distan

long regard sur tous les points de l'horizon, malheureusement très-borné.

— Si Edgard pouvait survenir en ce moment, il aurait quelque chance de nous délivrer!

La même idée animait la jeune créole. Leurs yeux, ardemment fixés sur le bois d'où l'on sortait, auraient voulu en pénétrer les mystérieuses profondeurs; mais tout cela, hélas! en pure perte.

— Rien! rien! murmuraient-ils.

Au moins purent-ils échanger à la dérobée un triste sourire, un signe de la main, qui voulait dire: selon le gré de la Providence.

Une inspiration qui ne prend naissance que dans un cœur de femme eut le privilège de faire doucement battre un instant celui de miss Davidson.

On sait combien elle adorait les fleurs. Un petit bouquet de roses, dites roses du Bengale, gisait depuis le matin dans le corsage de sa robe de mousseline. Maintes fois le parfum, se dégageant au travers de l'étoffe, rappelait à la jeune fille et le toit paternel et l'attention de son frère, lequel, accourant le premier du jardin, lui avait dit, le matin même:

— Tiens! voilà pour toi, petite sœur!

Au moment où, sous le coup d'une émotion profonde, miss Henriette appuyait une main défaillante sur sa poitrine, ses doigts rencontrèrent le bouquet.

— Ah! dit-elle, si Edgard dirige ses pas vers cet endroit du rivage, que ces fleurs, qu'il reconnaîtra, j'en suis sûre, lui apprennent que nous avons passé par là!

Et d'un geste furtif, elle jetait le bouquet sur la berge, où, foulé aux pieds, il pouvait cent fois périr avant de répondre au vœu dont il était l'objet.

Les bateaux ne représentaient pas le dernier mot de l'industrie indienne. C'étaient de lourdes machines pontées (pouvant aller aussi bien à la mer que sur les eaux tranquilles d'un fleuve) avec une seule voile triangulaire à l'avant. Le centre était occupé par une large cabine où, en cas de besoin, il y avait place pour tout l'équipage.

La jeune créole y fut conduite avec des égards qui se rapportaient surtout à l'injonction expresse de conserver les prisonniers sains et saufs.

L'itinéraire exigeait que l'on remontât le courant du fleuve. Ce fleuve était toujours le Hougly. La brise du soir ne suffisait pas à donner à la voile unique assez de force. Le secours des rames devenait donc indispensable.

Malheureusement, pour ce voyage, les hommes, obligés de se faire matelots, après avoir été coureurs des bois tout le jour, tombaient de lassitude. Force fut donc de retarder le départ. Tout ce que l'on put faire consistait à gagner la rive opposée et à s'y maintenir, au moyen de petites amarres plantées dans les anfractuosités des rochers à demi dénudés par des dégradations continuelles.

Après un frugal repas, pris en même temps par les deux équipages, et auquel ne voulurent point goûter les prisonniers, on établit des sentinelles chargées de veiller à la tranquillité intérieure.

Alors, le silence, la fatigue, la privation de lumière, unissant leur influence, les hommes ne tardèrent pas à s'endormir sur les embarcations.

Certes, si les bandits avaient su comment les gens dont ils redoutaient l'arrivée à l'improviste devaient passer eux-mêmes cette nuit, les sentinelles, que tourmentait le besoin de sommeil, auraient sans scrupules abandonné leur poste et imité leurs compagnons.

Cependant, dès l'aube, la prudence naturelle à ceux qui sont fréquemment sur le qui-vive leur avait fait déjà remonter le fleuve, à une distance que l'on pourrait évaluer à dix milles.

On avait usé des rames à tour de bras, les voiles n'accordant qu'un secours illusoire; et maintenant, on attendait pour avancer davantage le retour de Saïd-Yama.

XIV

Après un ours, deux tigres.

Nous avons laissé Tom et John dans une situation terrible. Un ours était au pied de l'arbre dont ils occupaient pour ainsi dire le rez-de-chaussée, et l'animal s'appêtait à monter dans l'arbre.

Une exclamation soudaine de nos poltrons l'arrêta; peut-être aussi l'assurance de les avoir à discrétion, dès que cela lui plairait, suffisait-elle, pour le moment, à ses désirs.

C'était, du reste, un singulier ours que cet ours-là. On jugeait tout de suite un individu peu timide. L'aisance, la prestesse de ses mouvements, tenaient du prodige.

L'endroit lui semblait familier. Rien ne le surprenait ni ne le gênait, il était chez lui dans cette forêt. Le parti que l'on peut tirer d'un gîte récemment abandonné par des Indiens vagabonds, n'en était certes pas, avec cet ours, un premier essai.

C'est ainsi que, découvrant un trou dans lequel fumaient encore des tisons sous la cendre, il eut bientôt, en soufflant, ranimé le feu dont quelques vestiges avaient surpris le jeune paria et les gens auxquels il servait de guide.

Ce qui étonna davantage les spectateurs silencieux de cet épisode nocturne, ce fut de voir la bête féroce agir presque aussi bien que l'eût fait un homme.

Pendant que les rameaux secs, ramassés avec une perspicacité singulière, augmentaient la force du brasier, un petit marcassin tué depuis une heure à peine était vidé, flambé, embroché au milieu d'une baguette ratissée et dégagée de ses nœuds.

Des oiseaux étaient venus sans méfiance demander asile aux buissons environnants. La lune les éclairait assez pour aider un adroit chasseur. L'ours en saisit une demi-douzaine avec la dextérité qui distingue certains preneurs de mouches. Les petites bêtes, rapidement plumées, trouvaient place dans le marcassin. Le ventre, ouvert comme une marmite, reçut en outre des fruits dont l'aspect rappelait des citrons. Quelques herbages se joignirent à cet amalgame. L'ensemble aurait tenté des personnes moins gourmandes que MM. Tom et John.

Le foyer sans fumée offrait un lit de charbons au-dessus duquel on suspendit la pièce capitale. Deux branches coupées en fourche et plantées aux extrémités de la fosse ardente permettaient à la cuisson de s'opérer sans excès.

Après avoir été muets d'épouvante, les Mozambiques le devenaient d'admiration.

Ce fut bien autre chose quand l'ours, appréciant la tâche accomplie, au lieu de se régaler tout seul, manifesta l'intention de partager son repas avec les gens perchés sur l'arbre. Il les invitait à descendre par une pantomime fort originale:

— Le rôti est à point. Sentez-vous le parfum qu'il répand? Venez en goûter une bonne part! Venez vite!

— Il nous prend pour des oursons! observait Tom à voix basse.

— Et moi je prends cet ours-là pour un renard! lui soufflait son camarade, sur le même ton.

— Cependant ce marcassin embaume, n'est-ce pas?

— J'en goûterais volontiers!

Et Tom passait involontairement sa langue sur ses lèvres épaisses.

— Mais c'est un leurre, un piège, une embûche, un attrape-nigaud, reprenait le second Africain, d'une voix pénétrante;

car, vois-tu, Tom, quand nous aurions mangé la petite bête cuite....

— Eh bien?

— Tu ne devines pas? demandait avec surprise le Mozambique, eh bien! la grosse bête, qui ne l'est pas, nous aurait bientôt croqués.

— Et comme ça elle aurait tout pour elle: Tom, John et marcassin bourré de petits oiseaux?

Et se frappant le front, le nègre ajoutait bien vite:

— Une idée! visons bien! tuons l'ours! et quand nous aurons expédié le rôti, nous lui ferons griller les pattes! Ah! ah! ça y est-il?

— Ça y est.

— Surtout ne le manquons pas!

— A moi de tirer le premier. Je suis sûr de mon coup et l'ours peut être sûr de son affaire!

Vaine résolution.

(La suite au prochain numéro.)

Alfred SÉGUIN.

REVUE DES MAGASINS

Coiffures, garnitures de robes et de chapeaux de la maison **PERROT-PETIT** sont des merveilles de goût, d'élégance et de distinction; les longues traînes de feuillage teinté et de fleurs variées produisent le meilleur effet du monde sur les robes de bal en tissus légers et vaporeux. Montées avec un grand art sur tiges flexibles, les fleurs de cette maison sont d'une finesse extrême et d'une grande fraîcheur de coloris; nous avons vu toute une garniture de fleurs d'acacias destinée à une robe de tulle noir, des grappes de glycines pour une toilette blanche, formant plumes dans les cheveux; toujours des roses de toutes nuances et des jardinières de fleurs variées.

Diadèmes et guirlandes ornent tous les nouveaux chapeaux; les fleurs des champs jouent un grand rôle sur les chapeaux de paille, et les garnitures préparées par la maison **Perrot-Petit** se posent tout naturellement sur les formes nouvelles de la saison; la folle-avoine et les pavots composent un harmonieux mélange qui obtient un grand succès auprès des élégantes; il en est de même des bleuets bleu pâle et des coquelicots, mélange audacieux et réussi; les coquelicots sont fort en vogue, on les pose, soit en guirlandes, soit en longues traînes. Les fleurs de géranium, les bouquets de coucous, les touffes d'azalées et les ravenelles sont fort recherchées cette année, ainsi que les violettes teintées, malgré leur couleur politique.

La maison **Perrot-Petit** est située rue Neuve-des-Capucines, 9.

— Tout en possédant les qualités les plus hygiéniques, les corsets de la maison de **PLUMENT** donnent à la taille beaucoup de grâce, de souplesse et d'élégance.

Le *corset-cage*, le *corset Élise* et le *corset sultane* sont trois formes distinctes qui s'adaptent aux conformations les plus diverses. Le *corset-cage* à jours, extrêmement léger, se porte en toutes saisons, mais il est surtout inappréciable par les chaleurs; il convient aux jeunes filles et jeunes femmes délicates, en ce que c'est à peine s'il manifeste sa présence autrement que par l'élégance qu'il donne à la taille; les malades et les femmes qui voyagent souvent ne sauraient porter corset plus agréable.

Le *corset Élise* et le *corset sultane*, quoique différents de formes, vont à ravir, moulent le buste de la femme dans la perfection et donnent une grande aisance à tous les mouvements. Quoique maintenant, la taille n'est pas comprimée avec ces corsets perfectionnés, et le jeu de la respiration ne saurait en souffrir.

Les corsets de la maison de **Plument** (rue Vivienne 33) se font en poulx de soie, satin, moire ou fin coutil souvent ornements de dentelle et de peluche; ils sont d'une coquetterie charmante et conviennent aux femmes du monde, qui tiennent à être habillées aussi bien en dessous qu'en dessus. Ils ont, en outre, l'avantage d'être beaucoup moins coûteux que les autres.

— Mademoiselle **MARIE BATAILLON** vient d'exécuter, pour un riche trousseau destiné à une ravissante créole, des toilettes qui révèlent encore son goût sûr et son inépuisable imagination. Pas deux toilettes qui se ressemblent ni pour la forme ni pour les garnitures. Si les toilettes habillées ont une grande allure et sont richement ornements, les costumes né-

gligés sont d'une suprême distinction qui les destine à la femme du monde dans toute l'acception du mot.

En costumes de fantaisie, nous en signalerons plusieurs en cachemire et faille, vigogne et faille, sicilienne et faille, qui ont beaucoup de genre et de distinction. Mais les plus élégants parmi les costumes négligés sont en batiste écrue et toile bleue, ornements de broderies anglaises ou de guipures russes; ils produisent un effet gracieux et séduisant et se composent de tuniques drapées très en arrière ou de blouses ajustées à la taille par une ceinture; les coquillés de guipure rebassés de nœuds de ruban, donnent une haute élégance aux plus simples toilettes. Les robes de visite faites à demi-traine sont en faille avec riches broderies au passé perlées de jais, d'acier bleuté ou d'acier ordinaire: cela dépend de la nuance.

Toujours du jais à profusion sur les toilettes noires; quant au jais blanc, il aura moins de succès cet été que l'hiver dernier.

C'est à mademoiselle **MARIE BATAILLON** (rue Thérèse, 5) qu'il faut s'adresser si l'on veut être habillée avec distinction et élégance.

SPÉCIALITÉS

On trouve avec raison que jamais les femmes n'ont été si jolies que maintenant. C'est qu'ainsi l'industrie moderne est venue en aide à la beauté pour la conserver le plus longtemps possible, et de toutes ses innovations, il n'en est pas de comparable à la *Veloutine Viard*. Cette veloutine fine et impalpable s'identifie à la peau avec une telle perfection qu'elle donne au teint une blancheur nacrée et une idéale transparence.

L'œil le plus scrutateur ne saurait deviner la présence de cette poudre, qu'il faut placer au premier rang parmi les secrets de beauté.

La *Veloutine Viard* n'est pas un fard, mais elle en tient lieu; grâce à son application quotidienne, les rides prématurées, traces de larmes et de fatigues, s'effacent comme par miracle, et le teint devient calme et reposé, comme au beau temps de la jeunesse.

Il y a trois sortes de *Veloutine Viard*: de la blanche, de la rose et de la jaune; il s'agit de choisir avec tact ce qui convient de préférence.

S'adresser chez **VIARD**, parfumeur, place du Palais-Royal, 2.

— A celles de nos lectrices qui passent la belle saison à la campagne, nous ne saurions trop conseiller d'emporter plusieurs flacons du *lait antéphélique* de **CANDÈS**. Cette composition excellente, qui a le mérite d'effacer les taches de rousseur et de faire disparaître toute trace laissée par le masque de grossesse, peut être considérée comme le meilleur préservatif contre les moindres altérations du visage; pas un bouton, pas une rougeur ne résistent à l'application constante du *lait antéphélique* de **Candès**, qui doit être considéré comme une eau de toilette exquise pour les soins de la peau.

Connu et apprécié du monde entier, le *lait antéphélique* de **Candès** se trouve au dépôt général, boulevard Saint-Denis, 26.

— La santé des femmes n'est-elle pas la source la plus réelle de leur beauté?... C'est pourquoi il n'est pas un produit hygiénique dont elles doivent négliger l'application. En surveillant leur alimentation, elles obtiendront de rester longtemps jeunes et jolies, et se préserveront ainsi des atteintes prématurées de la vieillesse.

Parmi les meilleurs aliments au point de vue de l'hygiène, nous recommanderons le *Racahout des Arabes*, comme offrant d'excellents résultats. Depuis son importation en France, le *Racahout des Arabes* n'a jamais cessé de faire partie des aliments les plus hygiéniques dans les affections de l'estomac et des intestins. Cette substance nutritive remplace le chocolat et le café avec grand avantage, tout en ayant lui-même un goût délicieux. C'est le plus excellent déjeuner matinal que l'on doit préférer.

Que de services n'a-t-il pas rendus dans le traitement de la chlorose, de l'anémie et des maladies de poitrine, ainsi que dans les convalescences difficiles où la reconstitution se fait attendre!

On ne saurait trouver mieux pour l'alimentation des enfants, qu'il préserve, par sa digestion facile, de douloureuses maladies intestinales.

Le véritable *Racahout des Arabes* se trouve à l'entrepôt général, rue Richelieu, 26; dépôts dans toutes les villes de France et de l'étranger.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT *, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

La mode n'a jamais
raison, et nous constatons
sur l'initiative pers.

Il y a des toilettes
minces et leur donnent
à de les choisir. D'au
lut que d'ancrer et
celles-ci auraient donc
grand tort de n'en pas
profiter. En général, les
longues polonaises liées
ajustées, avec draperie
harmonieuses, ainsi qu'
les ceintures à longues
bosques emboitant com-
plètement le buste
semblent destinées de
préférence à l'embon-
point; tandis que les
vestes demi-ajustées,
servies à la taille par une
ceinture, les blouses
flottantes et les polo-
naises demi-cintu-
rément, avec leurs
les rapports, aux fem-
mes d'une sveltesse par-
trop idéale. Les échar-
pes nouées derrière pa-
raissent avoir été créées
exclusivement pour ces
dernières; les autres
doivent se contenter des
toniques formant long
tablier et drapés très
en arrière.

Ces longues tuniques
ont beaucoup de genre
lorsqu'elles sont d'un
tissu épais, elles peu-
vent se passer de gra-
tures; mais pour les
dresses légères, les plu-
sés en tissu semblable ou
bien en faille sont tout
à fait indispensables.

Avec le cachemire,
nous ne saurions trop
conseiller les franges pe-
l'aspect harmonieux de
franges et galons ornés
à faire une sérieuse con-
sultation bien ne pas durer au-
on en portera tout l'éché-
l'été prochain, les éle-
tion, après cette appari-
tionnée exclusivement à